

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **40 (1990)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.05.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## BIBLIOGRAPHIE

- WERNER ECKSCHMITT, *Weltmodelle, Griechische Weltbilder von Thales bis Ptolemäus*, Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 1989, 191 p. Histoire de la philosophie

D'une manière très didactique, l'A. nous introduit dans cet ouvrage à la pensée cosmogonique des Grecs, en examinant chronologiquement les différents systèmes, des Milésiens à Ptolémée. Chaque penseur est présenté d'abord de façon générale, avant que les aspects proprement cosmogoniques de sa pensée soient discutés. De nombreux schémas explicatifs facilitent la compréhension de textes souvent obscurs. L'A. a pris le parti de citer les textes authentiques (en traduction), ce qui permet d'avoir un aperçu précis de chaque doctrine. On peut regretter parfois une valorisation des seules intuitions préscientifiques au sens moderne et positiviste du terme, qui peut faire dire à l'A. qu'«en gros on ne saurait surestimer [l'intérêt] des conceptions du monde des anciens philosophes» (p. 64). Cette vision de l'histoire des sciences relègue en effet bon nombre d'hypothèses cosmogoniques dans le magasin des accessoires mythico-poétiques, alors qu'elles ne sont pas toujours dépourvues de tout intérêt conceptuel.

Ainsi l'idée de Thalès que la terre flottait sur l'eau comme un morceau de bois trahit pour l'A. «une conception complètement anti-grecque» (p. 11), sous-entendu d'importation égyptienne. Par contre le mérite d'Anaximandre est très grand: en effet, pour lui, la terre occupe une position centrale dans l'univers et «tient» toute seule, du simple fait de sa position centrale. On a voulu voir ici l'anticipation de l'intuition de la force d'attraction universelle.

Pour Parménide, ce sont les notions de limite et d'infini qui deviennent centrales. Fondant sa cosmologie sur l'ontologie, l'Eléate affirme qu'un univers-être est «semblable à une sphère bien arrondie», mais une sphère qui occuperait tout l'espace pensable. La limite de la sphère est également la limite du pensable: au-delà, il n'y a que le néant. On voit à quel point la cosmologie est sous-tendue ici par une conception métaphysique.

Après Parménide, les philosophes essaieront de dépasser l'aporie éléate de la négation du mouvement: revenant aux apparences de la nature, tous chercheront à expliquer comment on pourrait concilier la permanence et le changement. Empédocle, Anaxagore, Démocrite et Platon, dans le *Timée*, proposeront chacun leur propre explication cosmologique. Avec Eudoxe de Cnide (395-342 av. J.-C.) nous sommes en présence du «premier astronome scientifique» (p. 124). Si l'on ne sait guère de choses sur sa vie, on peut être assuré (grâce notamment au témoignage d'Aristote) qu'Eudoxe est le premier à avoir cherché à exprimer mathématiquement «les irrégularités des orbes planétaires» (p. 121). La cosmologie d'Aristote est plus systématique que réellement novatrice. C'est avec Aristarque de Samos (vers 310-230 av. J.-C.) que l'on s'est le plus approché de la vérité, puisqu'il est le seul à proposer une cosmologie héliocentrique et à avoir appréhendé la distance et la grandeur du soleil. Hipparque de Nicée (vers 190-120 av. J.-C.) fut, quant à lui, le plus grand observateur d'étoiles de l'Antiquité. Son catalogue compte en effet 1080 étoiles fixes (p. 161). Il eut en outre l'occasion de découvrir une Nova, ce qui lui permit de conclure que l'univers des astres était non pas éternel comme on le croyait, mais changeant (p. 159). Par rapport à Aristarque et Hipparque le

système de Ptolémée (vers 100-178 ap. J.-C.), qui eut valeur de dogme durant tout le Moyen Âge, fait figure de régression. En effet, si, dans *l'Almageste*, Ptolémée compile toutes les connaissances astronomiques de l'Antiquité, il préfère la généralité des règles mathématiques à l'observation des faits. Ainsi, au nom peut-être de la mystique pythagoricienne des nombres, «écarte-t-il de façon massive des résultats d'observations allant même jusqu'à les fausser, pour ne pas nuire à ses formules mathématiques et à ses nombres spéculatifs» (p. 124).

STEFAN IMHOOF

HERMANN SCHMITZ, *Der Ursprung des Gegenstandes, von Parmenides zu Demokrit*, Bonn, Bouvier, 1988, 425 p.

H. Schmitz est l'auteur d'un *System der Philosophie* (en 10 volumes parus de 1964 à 1980) ainsi que d'une *Ideenlehre des Aristoteles* (en 2 volumes). S'intéressant également aux Présocratiques, il publie simultanément *Anaximander und die Anfänge der griechischen Philosophie* et cet ouvrage sur Parménide. Le livre est divisé en deux parties. La première traite des passages les plus controversés du poème de Parménide; dans la seconde, l'A. s'intéresse aux successeurs de l'Eléate: Zénon, Mélissos, mais également Leucippe, Philolaos, Empédocle et Démocrite. La forme de l'ouvrage est celle d'une analyse philologico-historique extrêmement fouillée. Il est dommage que Schmitz n'ajoute pas à son ouvrage une bibliographie et quelques chapitres plus généraux, qui permettraient de resituer le résultat de ses analyses de détail. Rédigé sous cette forme austère de notes de séminaire, l'ouvrage est difficilement abordable, même pour les spécialistes. L'idée centrale de la première partie est que Parménide décrit dans son poème une expérience mystique, appelée par Schmitz «Mach-Erfahrung» (pp. 1-5). Cette expérience fait allusion à la lecture par Mach à quinze ans des *Prolegomènes à toute métaphysique future* et à la rêverie que déclencha chez lui l'idée de «chose en soi», menant, quelques années après, au sentiment que le monde était une «masse cohérente de sensations, que le moi seul rendait plus cohérente encore» (p. 1). Analysant de semblables états chez d'autres penseurs, Schmitz conclut que c'est bien la même expérience que décrit Parménide. Curieusement, il ne s'interroge nullement sur ce à quoi pourrait ressembler un «mysticisme grec» (cf. D. Sabbatucci, *Essai sur le mysticisme grec*, Flammarion, Paris, 1982), mais il montre que «l'expérience du moi» (?), comme mise en scène, par Parménide, de son expérience mystique (pp. 12-13), correspond trait pour trait à l'expérience mystique «standard». Signalons pour terminer quelques résultats un peu inattendus de l'analyse de Schmitz: la *doxa* ne signifierait pas l'opinion, mais l'apparence (p. 28); *noëma* signifierait «remarque» (Bemerkung, p. 67); Parménide est le père du relativisme épistémologique, comme le montre le fr. 16 (p. 80); l'expérience mystique de Parménide aurait des rapports avec l'expérience de prise de LSD (!) (pp. 119-120); les «chemins de la recherche» ne sont pas deux seulement, mais multiples (p. 160).

STEFAN IMHOOF

DOMENICO PESCE, *Saggio su Epicuro* (Antichità classica e cristiana, 29), Brescia, Paideia editrice, 1988, 190 p.

Cet essai est la réédition de l'ouvrage paru avec le même titre chez Laterza en 1974, sa thèse centrale n'était déjà pas nouvelle lors de la première édition, Bignone ayant démontré en 1936 dans *L'Aristotele perduto e la formazione filosofica di Epicuro* que la doctrine d'Epicure s'était formée en opposition au jeune Aristote et à Platon, et non pas aux Stoïciens. A première vue il n'y aurait donc rien à ajouter au sujet de la réédition de ce livre à ce qu'avait écrit Piero Innocenti (*Epicuro*, Firenze, La Nuova Italia, 1975, p. 139), «dans une atmosphère irréaliste de remémorations il nous présente à nouveau l'Epicure chrétien». Mais Pesce a cru bon d'aggraver son cas lors de cette deuxième édition augmentée, en ajoutant d'abord une nouvelle préface, dans laquelle il accuse la «culture de gauche dominante» italienne de l'époque (et Innocenti en particulier) d'avoir ignoré tout exprès son ouvrage «par une adhésion totale à une ligne politique que même le Fascisme n'a pas connu» (p. 12). Après ces accusations parfaitement gratuites, – mais très significatives quant à l'état d'esprit de leur auteur – Pesce reprend ensuite à son compte dans les annexes nouvellement ajoutées quelques-unes des thèses plus que contestables de Guido Bonelli, lequel avait réussi il y a dix ans à faire publier avec les subsides du CNRS italien un ouvrage (*Aporie etiche in Epicuro*, Bruxelles, 1979) ressassant toutes les incompréhensions et les accusations des auteurs antiques à l'égard d'Epicure. Rien d'étonnant après tout cela que Pesce ait cru bon de conserver, lors de cette réédition, la préface de 1974, dans laquelle il donnait comme unique exemple italien d'excellente introduction à l'ensemble de la pensée épicurienne le vieil ouvrage sur l'épicurisme (Turin, 1953) de Romano Amerio; vénérable survivant du néo-thomisme, on dit de lui que sa récente étude sur les variations de l'Eglise catholique au XX<sup>e</sup> siècle est le livre de chevet tant de Mgr Lefebvre que du cardinal Ratzinger. Voilà de quoi rassurer tout bon catholique quant à la parfaite innocuité de cet Epicure «naturaliter christianus».

FABRIZIO FRIGERIO

RAOUL MORTLEY, *Désir et différence dans la tradition platonicienne*, Paris, Vrin, 1988, 98 p.

R. Mortley enseigne la philosophie et l'histoire à Sydney. Il s'intéresse d'une part à la philosophie grecque tardive ainsi qu'à la pensée patristique et à la gnose, publiant notamment des ouvrages sur Clément d'Alexandrie ou sur le rapport entre le langage et le silence, et d'autre part à la philosophie contemporaine, plus particulièrement à la question de la femme et à la problématique du désir. Il unit ces deux centres d'intérêt dans les quatre études qu'il publie ici et qui traitent des thèmes associés du désir et de la différence. – L'A. commence par s'attacher à la problématique du même et de l'autre chez Platon, en interrogeant essentiellement le *Théétète*, et plus particulièrement le statut de la négation, car elle «constitue la marque de la différence dans le langage» (p. 21). Contre Parménide, Platon montre que «la négation est signe de la différence, non de la contrariété» (p. 23) et revendique ainsi la possibilité de tenir un discours sur le non-être. Dans la seconde étude, consacrée à Plotin, l'A. montre que ce qui était considéré chez Platon comme différence devenait, chez Plotin, «infériorité» (p. 33). En subordonnant tout à l'Un, Plotin ne peut parler de la différence qu'en termes de «défaillance» (p. 36) et de privation. Là où Platon maintenait un schéma dualiste, la pensée plotinienne

se révèle rigoureusement moniste. La troisième étude part de la notion de désir, plus particulièrement du désir de savoir, chez Thomas. L'A. montre que Thomas résout la question platonicienne de l'union de l'un et du multiple par la théorie de la relation (p. 48). Pour Heidegger enfin, chez qui l'A. croit déceler «*peut-être ...* une survie de la tradition scolastique» (p. 55), l'altérité est contenue dans le *Dasein* (p. 61). Chez Thomas et chez Heidegger «la séparation ontologique est minimisée, en faveur de l'idée d'appartenance» (p. 75). Concluant par un chapitre rétrospectif sur les résultats obtenus, l'A. mentionne encore le concept de «différance» cher à Derrida, qui contient l'idée de séparation et de renvoi. Deux regrets pourtant: d'abord un texte assez fautif (notamment pp. 34, 35, 76), parfois incompréhensible (pp. 32, 52, 56, 82, 85); ensuite le manque d'une définition rigoureuse des deux concepts-clés de l'ouvrage: désir et différence.

STEFAN IMHOOF

PHILON, *Alexander*, Introduction traduction et notes par A. Terian, Ed. du Cerf (Philon n° 36), Paris 1988, 225 p.

A. Terian présente ici un écrit peu connu de Philon, probablement composé vers 50 ap. J.-C., appelé aussi *De Animalibus* et qui ne subsiste qu'en arménien. La version française est traduite directement de cette langue et s'appuie sur le texte publié par Terian dans une édition américaine (*Studia Philonica*, I; Chico, California 1981). En regard du français, on trouvera la traduction latine d'Aucher (Venise 1822). La structure de l'*Alexander* «dérive de la première partie du *Phèdre* de Platon» (p. 45) et met aux prises deux interlocuteurs: Lysimaque et Philon lui-même. Lysimaque lit le discours d'Alexander (neveu de Philon) sur la raison des animaux (§§ 10 à 71). Suit une réfutation de Philon qui soutient que les actes apparemment raisonnables des animaux sont en fait imputables à la nature (§§ 77 à 100). – Alexander commence par affirmer que les animaux disposent de la raison, à la fois proférée (logos prophorikos) et intérieure (logos endiathetos) (§ 12). Pour la première catégorie il cite l'exemple des perroquets, des corbeaux et des hirondelles. Quant à la raison intérieure (§§ 16 à 70), elle fait l'objet de nombreux exemples: l'araignée (§ 17), l'abeille (§ 20), l'hirondelle (§ 22), les animaux de cirque (§ 24 et sq.) sont invoqués successivement pour montrer que tous disposent du logos. Ce logos se manifeste en particulier par la présence, chez les animaux, de vertus et de vices. Ainsi on peut retrouver chez eux les quatre vertus cardinales et les vices correspondants. Une foule d'exemples sont évoqués pour illustrer l'une ou l'autre catégorie, certains apparaissant pour la première fois chez Philon et d'autres, plus littéraires, remontant à Aristote et à Plin. – Philon reprend certains exemples de son interlocuteur pour les critiquer. Il rappelle la position centrale de l'homme dans l'univers et affirme que «les animaux ne font rien avec préméditation comme l'effet d'un choix délibéré» mais que, «bien que certains de leurs actes ressemblent à ceux de l'homme, ils les accomplissent sans penser» (§ 97). Au logos de l'homme il oppose donc l'*alogia* des animaux. La traduction de Terian est enrichie d'une présentation et de notes substantielles ainsi que d'un fort utile index zoologique et botanique des noms grecs.

STEFAN IMHOOF

JOSEPH COMBÈS, *Etudes néoplatoniciennes*, Grenoble, Jérôme Millon, 1989, 316 p.

Les articles recueillis dans ce volume apportent une contribution de première importance à l'étude de certains des chapitres les moins connus de l'histoire de la philosophie grecque. Ils concernent principalement la doctrine de Damascius, le dernier scolarque de l'Académie d'Athènes, et l'interprétation que les néoplatoniciens donnèrent de la seconde partie du *Parménide* de Platon, où ils lisaient l'essentiel de leur métaphysique. Maltraité par le cours de l'histoire — il est frappé par l'édit de Justinien — et négligé par les historiens jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, Damascius n'est pas encore sorti de l'oubli. Pourtant, il ne se contente pas de reproduire la tradition de l'école à laquelle il appartient: il en fait la critique et la marque de son génie. Joseph Combès dégage avec une belle lucidité le caractère de la philosophie de ce maître, qui se garde plus que les autres des pièges du dogmatisme. Il écrit: «Aporétique, sa pensée l'est en ce sens qu'elle dénonce toute évidence, comme cachant toujours sous la clarté une obscurité plus grande, et cela à l'infini. Aussi Damascius se livre-t-il à une déconstruction opiniâtre de tout donné jusqu'en ses principes les plus secrets, en allant jusqu'au bout du discours» (p. 202). La radicalité de la critique damascienne ainsi décrite est telle qu'on se prend à songer à un autre déconstructeur absolu, le bouddhiste indien Nâgârjuna. Il va sans dire qu'au cours de son exposé l'auteur est amené à formuler de précieuses observations générales sur les rapports de la théologie et de la critique ou sur ceux de la théologie et de la mystique. Ajoutons que son livre commence par des études liminaires et s'achève sur une postface. Dans les premières, l'auteur compare de façon originale et pertinente l'éthique d'Aristote à celle des stoïciens et à celle de Plotin et généralise les résultats de son enquête: ces trois théories constituent selon lui des types universels et fournissent une grille de lecture de toutes les philosophies, valable aujourd'hui comme hier. Dans la postface, il rend un hommage combien justifié à Jean Trouillard, son maître et son ami, décédé en 1984, à qui l'on doit des travaux sur Plotin et sur Proclus qui ont ouvert la voie à une compréhension plus exacte et plus profonde du néoplatonisme tout entier. Les études rassemblées dans ce recueil apportent donc sur la doctrine de Damascius et sur d'autres sujets de philosophie grecque les éclaircissements décisifs qu'on pouvait attendre du savant qui, avec L.-G. Westerink, édite et traduit actuellement l'œuvre de Damascius aux Editions des Belles Lettres. Dans les moments les plus austères de ces analyses, l'abstraction ne se dissocie jamais de l'élévation, et comme un frémissement spirituel les traverse toutes.

FERNAND BRUNNER

MARY BRENNAN, *Guide des études érigeniennes. Bibliographie commentée des publications 1930-1987. A Guide to Erigenian Studies. A Survey of Publications 1930-1987*, («Vestigia» 5), Fribourg Suisse, Editions Universitaires, Paris, Editions du Cerf, 1989, 342 p.

On trouve avec plaisir ce nouveau volume dans la collection «Vestigia» créée il y a peu à Fribourg et comprenant déjà plusieurs titres. Dans leur avant-propos, R. Imbach, M.-H. Méléart et D. O'Meara relèvent qu'il concerne un auteur dont l'étude a été longtemps négligée et ils en donnent les raisons. L'indifférence a cessé depuis les années trente, comme ce livre en apporte la démonstration.

L'auteur répartit les travaux relatifs à Jean Scot en quatre sections: la première concerne les études érigéniennes (c'est-à-dire les bibliographies, les travaux en cours et les colloques), la deuxième, la vie de Jean Scot et son milieu historique et intellectuel, la troisième, les œuvres (les manuscrits, les éditions, les traductions, etc.), la quatrième, la pensée (les sources, la doctrine et l'influence). Ce qui fait le prix de cet ouvrage, c'est non seulement l'inventaire de 523 travaux et le soin qui a été mis à son établissement, mais c'est encore le résumé impartial qui suit chacun de ces titres. En rédigeant (en anglais) ces sommaires d'une demi-page à une page, l'auteur a voulu fournir un guide à tous ceux qui abordent l'étude de Jean Scot ou qui s'y sont déjà engagés. Il leur permet de découvrir sans peine et rapidement dans le grand nombre et la grande variété des travaux relatifs à l'Erigène ceux dont ils ont besoin. Mais on peut aussi se plonger dans ce livre pour le seul plaisir d'y découvrir des aperçus très divers sur une époque complexe et sur une grande pensée. Inutile de dire que l'ouvrage est muni d'index concernant les auteurs, les manuscrits et les sujets et contribuant singulièrement à son utilité. Puisse-t-il en exister d'autres bientôt du même genre!

FERNAND BRUNNER

WERNER BEIERWALTES (éd.), *Eriugena Redivivus. Zur Wirkungsgeschichte seines Denkens im Mittelalter und im Übergang zur Neuzeit*, herausgegeben von WERNER BEIERWALTES, Heidelberg, Carl Winter, 1987, 356 p.

Ce volume réunit les communications qui ont été données lors du 5<sup>e</sup> congrès érigénien international qui s'est tenu à Bad-Homburg en 1985. Le thème en était donc l'histoire de l'influence de la pensée de Jean Scot au Moyen Age, et c'est avec un particulier brio que chacun des spécialistes auquel il avait été fait appel a répondu et développé le sujet de son choix. La bibliographie érigénienne se trouve enrichie d'un magnifique volume joignant la qualité d'une excellente exécution typographique et celle de 14 articles contribuant à l'intelligence d'une pensée géniale qui est restée longtemps méconnue, mais qui fait, depuis plus de cinquante ans, l'objet de recherches de plus en plus nombreuses. En voici les titres, classés selon l'ordre chronologique dans lequel, du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, l'influence du célèbre irlandais s'est exercée: John J. O'Meara, *Eriugena's immediate influence*; Edouard Jeuneau, *Le renouveau érigénien du XII<sup>e</sup> siècle*; Giulio D'Onofrio, *Die Überlieferung der dialektischen Lehre Eriugenas in den hochmittelalterlichen Schulen*; Claudio Leonardi, *Der Kommentar von Johannes Scotus zu Martianus Capella im 12. Jahrhundert*; Christel Meier, *Über die Eriugena-Rezeption bei Hildegard von Bingen*; Yves Christe, *Influences et retentissement de l'œuvre de Jean Scot sur l'art médiéval: bilan et perspectives*; Stephen Gersh, *Honorius Augustodunensis and Eriugena, Remarks on the methods and content of the clavis Physicae*; Paolo Lucentini, *L'eresia di Amalrico*; James McEvoy, *John Scottus Eriugena and Robert Grosseteste: an ambiguous influence*; Dominic J. O'Meara, *Eriugena and Aquinas on the beatific vision*; Guy-H. Allard, *L'attitude de Jean Scot et de Dante à l'égard du thème des deux infinis: Dieu et la matière première*; Aloïs M. Haas, *Eriugena und die Mystik*; Gustavo A. Piemonte, *Les expositiones in Hierarchiam coelestem de Jean Scot et un opusculé hébreu pseudépigraphique du XIII<sup>e</sup> siècle*; Werner Beierwaltes, *Eriugena und Cusanus*. Un index des noms propres et un autre des termes latins terminent l'ouvrage.

JEAN BOREL

CATHERINE SECRETAN, *Les Privilèges, berceau de la liberté. La Révolte des Pays-Bas: aux sources de la pensée politique moderne (1566-1619)* (Coll. Histoire des idées et des doctrines), Paris, Vrin, 1990, 192 p.

Un siècle avant que le *Traité théologico-politique* développe une conception philosophique de la liberté politique et religieuse, l'évolution allait commencer qui, des libertés encore attachées à des Privilèges, devait conduire à l'idée moderne de liberté. Cette mutation du concept de liberté, Catherin Secretan la suit dans les écrits politiques qui ont marqué les étapes de la révolte des Pays-Bas — pamphlets, proclamations, mémoires, écrits de propagande — afin de montrer aussi que «la littérature pamphlétaire apparaît comme le lieu où s'ébauchent et mûrissent les grandes théories» (p. 10). Une bibliographie actuelle de la question (néerlandaise et anglaise surtout) permet de situer la thèse.

Tant qu'elles se reconnurent sujettes de Philippe II, les Provinces se réclamèrent de leurs Privilèges comme d'autant de libertés en protestant contre le «forcement des consciences», en réclamant la participation au pouvoir et le droit pour leurs Etats Généraux et Provinciaux de se réunir librement. Déjà, pour justifier refus d'obéissance puis résistance ouverte, des pamphlets dénonçaient la violation des Privilèges par le suzerain comme une rupture de contrats librement conclus.

Mais, une fois l'indépendance proclamée, les anciens Privilèges furent vivement critiqués: ils faisaient obstacle à l'effort commun de défense de la liberté et maintenaient l'individu dans la dépendance d'un ordre suranné. Les Provinces-Unies se cherchaient des structures politiques nouvelles que ne pouvaient leur offrir les modèles — suisse ou vénitien — de l'époque. De protecteur des Privilèges, l'Etat moderne devait devenir condition de la liberté individuelle — dont l'initiative allait faire sa puissance. Aussi bien la liberté de conscience — que le parti libéral des «conciliants» jugeait alors menacée par le «fanatisme» des calvinistes orthodoxes comme naguère par l'Inquisition — débordait-elle tous les privilèges; il fallait donc en appeler à un pouvoir temporel capable d'assurer l'ordre public, seul garant de toute liberté.

Ce rappel de quelques grands traits est loin de rendre compte de la richesse des analyses de tant de situations concrètes et d'idées nouvelles: représentation, délégation, compétences requises des nouveaux magistrats, rapports des Provinces et du pouvoir central, des tendances conservatrices et novatrices, de l'absolutisme et de la liberté. Catherine Secretan souligne l'apport à la polémique des calvinistes français mais aussi l'influence du climat humaniste et néostoïcien de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle sur la formation des idées nouvelles; elle ne manque pas de situer le développement de cette pensée pratique par rapport aux théories de contemporains tels un Jean Bodin ou un Grotius. Mais son attention se concentre sur la formulation des idées politiques dans les écrits liés à l'actualité immédiate et ce qui fait l'intérêt principal de son étude, c'est ce dessein de montrer comment la conscience de la liberté — d'une liberté essentiellement politique — s'est exprimée d'abord dans la pratique. Ainsi, la conception de l'Etat et de la liberté, telle que l'établiront les théoriciens du XVII<sup>e</sup> siècle et surtout Spinoza — auquel le dernier chapitre fait maintes références — ne sera pas celle d'un Etat idéal, mais bien celle de l'Etat moderne dans sa réalité.

JEAN BERNHARDT, *Hobbes*, Paris, P.U.F. (Q.S.-J. n° 2498), 1989, 126 p.

Cet ouvrage nous introduit à la pensée de T. Hobbes (1588-1679), «un auteur assailli, de son vivant comme après sa mort, par les malédictions les plus passionnées et tous les travestissements imaginables» (p. 5). L'A. tente de rendre justice à l'ensemble de son œuvre, trop souvent réduite à la seule première partie du *Léviathan*, en dressant du penseur un portrait nuancé. Les données historiques et biographiques visent à mettre en valeur le caractère original de sa pensée, une des plus importantes du XVII<sup>e</sup> siècle.

On peut distinguer différentes étapes dans la vie et la pensée de Hobbes. La première est marquée par l'influence de Thucydide et peut être définie comme relativiste et sceptique. A cette époque «Hobbes n'accorde aucune force à la raison face aux passions» (p. 15). Avec la découverte et la lecture des *Eléments* d'Euclide, on note un tournant dans sa pensée: c'est le *Short Tract* qui marque peut-être le mieux ce changement: Hobbes adopte une méthode rationaliste inspirée de la nouvelle physique mécaniste, visant à «reconstruire le donné en toute clarté» (p. 24). Abandonnant l'idée du libre arbitre humain (p. 20), Hobbes insiste dans ce texte sur la nécessité inhérente à la nature. La troisième étape, marquée comme la plupart des époques de sa vie de voyages à l'étranger, nous montre un Hobbes en relation avec les grands esprits de son temps. Il lit Galilée, Descartes, fréquente Mersenne, ainsi que des mathématiciens comme Mydorgue ou Hardy et des géomètres comme Girard Desargues ou Gilles de Roberval (p. 36). Hobbes élabore durant cette période les *Elements of Law* (à partir de 1636) où il tente de remonter «jusqu'aux premiers principes de toute science en général» (p. 50). La question qui préoccupe alors le philosophe est la définition «des universaux objectifs qui ne soient pas des substances» (p. 51). Après ce dernier grand texte politique, terminé en 1640, Hobbes quitte l'Angleterre, pour un exil de douze ans. C'est durant cette période, essentiellement passée à Paris, que Hobbes compose le *De Cive* (1642) et le *Léviathan*, son chef-d'œuvre, dont il existe deux versions, l'une anglaise, datant de 1651 et l'autre latine, datant de 1668. Si ces œuvres sont plus proprement des textes de philosophie politique, l'A. réussit à montrer comment elles s'inscrivent dans l'évolution générale de la pensée philosophique et scientifique de Hobbes, pour en constituer une forme d'achèvement. Il est remarquable que Hobbes n'ait jamais abandonné ses travaux scientifiques au courant de sa longue vie. Ainsi, il compose plusieurs traités d'optique et un grand traité de physique, le *De Corpore*, probablement achevé dès 1644, mais publié en 1655. En 1678 enfin, il publie le *Decameron physiologicum*, «qui témoigne du profond intérêt que ce penseur trop souvent réduit à la science politique continuait à porter... à la science tout court» (p. 123).

STEFAN IMHOOF

EDMUND LEITES, *La passion du bonheur*, Ed. du Cerf, Paris 1988, 191 p.

Dans cet essai brillant, sous-titré «conscience puritaine et sexualité moderne», l'A. règle ses comptes avec le lieu commun qui identifie, en gros depuis Max Weber, le puritanisme avec un «ascétisme séculier». Toute la difficulté consistera à montrer comment s'élabore dans le puritanisme des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles une «morale de la constance» (p. 23) considérée comme l'idéal de la vie en couple; elle vient répondre aux exigences contradictoires de la passion et du désir d'un côté et de la fermeté et du contrôle sur soi de l'autre. Attentif aux continuités des thèmes,

le sociologue historien qu'est Leites cherchera les origines de la constance dans l'humanisme d'Erasmus, lui-même inspiré par la morale antique, en particulier par Socrate et les Stoïciens. – Analysant successivement la morale qui se dégage des ouvrages des «platoniciens de Cambridge» (chap. 1), celle du Locke de «Some Thoughts Concerning Education» (chap. 2), l'A. montre dans son chapitre 4 l'importance du rôle de l'amitié dans le mariage puritain. Là encore il corrige Weber et son appréciation selon laquelle «le but de l'ascétisme puritain est une vie éthique autodisciplinée dont la tâche la plus urgente consiste dans 'l'anéantissement de la jouissance instinctive et spontanée' » (p. 91), et entraîne donc une fuite hors du monde. En effet, Leites établit qu'«on trouve au centre du puritanisme une éthique qui affirme bel et bien la valeur du monde» (p. 92). Si Weber a raison sur «l'exigence puritaine absolue d'autodiscipline» (id.) cette dernière n'est cependant pas une fin en soi, mais plutôt le point de départ indispensable à l'amitié et finalement à la vie en communauté. Montrant «tout comme Erasme ... l'excellence du mariage» (p. 99), les puritains voient dans le couple le fondement du sentiment de réciprocité: pour Taylor (1684) par ex., «le mariage est l'amitié suprême» (p. 107). Ainsi le mariage n'est nullement, comme le pensent Weber et Nelson, le triomphe de l'égoïsme (et du repli sur soi) mais bien plus le modèle même de la vie en société qui fait triompher l'entraide sur l'agressivité. Le chap. 5 est consacré à l'analyse du théâtre puritain qui s'interroge sur la conciliation de la passion et de la fidélité (p. 121) et le chap. 6 est une analyse du roman «Paméla» de Richardson (1740). Ce roman élabore la différence entre les hommes conçus comme «puissants, sexuels, dominateurs» (p. 133) et par conséquent privés de conscience morale et les femmes, considérées comme plus faibles mais plus capables de moralité. Avec le puritanisme s'esquisse un renversement dans la conception de la femme. Considérée par l'Antiquité et le Moyen Âge comme le sexe le plus «concupiscent» (p. 162), elle devient chez les théologiens puritains du XVIII<sup>e</sup> s. le sexe le plus moral. – Apparaît ainsi l'idée maintenant si répandue de la complémentarité homme/femme (p. 147), idée elle-même contradictoire puisqu'oscillant entre les notions d'égalité et de hiérarchie (cf. p. 147, note 10). Dans sa conclusion, l'A. rassemble tous les aspects qui, selon lui, font du puritanisme un jalon essentiel dans la compréhension de ce que nous entendons par individu autonome que dirige sa conscience morale.

STEFAN IMHOOF

BERNHARD BÖSCHENSTEIN, *Frucht des Gewitters. Zu Hölderlins Dionysos als Gott der Revolution*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1989, 221 p.

Le titre de ce livre, tiré du poème «Wie wenn am Feiertage...», présente d'emblée Dionysos comme «fruit de l'orage», c'est-à-dire comme une divinité que le poète voit se manifester dans les bouleversements historiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage, qui est d'une densité et d'une rigueur exceptionnelles, tente de suivre pas à pas dans les textes hölderliniens (des plus connus aux moins lus) la piste cachée, sous-jacente ou apparente, de Dionysos. Dans certains textes la présence du dieu est si manifeste que l'A. dit à leur propos que l'«on peut comprendre la construction des poèmes de Hölderlin comme des voyages de Dionysos» (p. 25). Il faut souligner la perspicacité quasi policière de l'A. qu'une longue pratique de l'œuvre de Hölderlin permet souvent d'éclairer d'une manière nouvelle. L'interprète l'est ici au sens fort puisque la parole poétique de Hölderlin inclut les sens grecs d'énigme et d'expression oraculaire.

L'ouvrage est constitué d'articles déjà publiés et de deux conférences inédites, mais garde toute sa cohérence. Il s'organise autour de quatre parties. La première est consacrée à la présence de Dionysos dans les traductions holderliniennes de l'*Antigone* de Sophocle. L'A. montre que la traduction du grec est pour Hölderlin un véritable travail de transposition (Übersetzen/Über-setzen, p. 40), mené sous la direction de Dionysos qui doit être transporté de l'Antiquité à nos jours et d'est en ouest. La seconde partie s'intéresse à la traduction fragmentaire des *Bacchantes* d'Euripide et compare les conceptions qu'ont de Dionysos Hölderlin et Kleist. L'A. montre qu'il ne s'agit jamais pour Hölderlin d'imiter (Nachbildung, p. 81) le mythe antique, mais toujours de le transposer dans un univers conceptuel contemporain. Si, pour Hölderlin, l'antique figure de Dionysos vient éclairer sa présence actuelle, la présence du dieu est ressentie par Kleist plutôt comme une marque de chaos grandissant (pp. 87, 90). Dans la troisième partie, l'A. analyse strophe après strophe l'hymne dionysiaque «Wie wenn am Feiertage...» et tente de montrer la cohérence de la langue de Hölderlin, qui s'exprime par signes (Zeichensprache p. 126). Il ne s'agit pas tant pour l'A. de «traduire» dans une langue rationnelle les images du poète, mais plutôt d'opposer les aspects historiques aux aspects biographiques, le langage descriptif au langage réflexif «dans l'espoir qu'ils s'éclairent mutuellement» (p. 131). La dernière partie est consacrée d'une part à l'étude de l'émergence d'un nouveau moi dans *La Mort d'Empédocle* et d'autre part à l'analyse des deux hymnes majeurs que sont «Friedensfeier» et «Mnemosyne». Hölderlin cherche à résoudre dans *La Mort d'Empédocle* le rapport paradoxal qu'entretient l'individu avec la totalité, la nature (p. 154). Les figures tutélaires de ces deux pôles sont respectivement Empédocle et Dionysos. Le texte «Friedensfeier» exprime comme nul autre le sentiment de totalité (p. 171). Hölderlin tente d'y dépasser une vision fragmentaire de l'histoire pour instaurer à sa place l'universalité, marquée par une paix durable (historiquement celle de Lunéville), qui verrait l'avènement et «la présence simultanée de tous les dieux» (id.). Dans *Mnemosyne* enfin, la présence de Dionysos, symbolisée par le figuier (p. 196), apparaît comme pacificatrice: elle permet l'avènement de la vérité et abolit la souffrance qui était liée jusque-là à la création poétique.

STEFAN IMHOOF

ANDREAS CESANA, *Johann Jakob Bachofens Geschichtsdeutung. Eine Untersuchung ihrer geschichtsphilosophischen Voraussetzungen*, Bâle, Birkhäuser Verlag 1983, 240 p.

Bachofen (1815-1887), juriste, historien et mythologue suisse, est surtout connu par son ouvrage sur le *Droit maternel* (1861) dans lequel il prouve l'existence d'une lignée matrilineaire et attaque le dogme sacro-saint de la famille paternelle monogamique comme base ou cellule de la société. Le nom de Bachofen évoque aussi, immédiatement, les idées du conservatisme du siècle passé. – L'ouvrage de Cesana – véritable étude scientifique du corpus bachofenien – se présente sous forme de monographie ayant pour but de faciliter la lecture et la compréhension des idées défendues par B. et d'en montrer les limites. – Trois parties articulent le texte: – a) *l'essence de l'histoire*, où Cesana montre la position de B. relativement à l'histoire et au présent; professeur de droit romain, B. ne peut qu'insister sur la prééminence du droit et de la Rome antique dans l'éducation sociale; en ce sens l'histoire de la Rome antique peut et doit servir de modèle pour le temps présent. Mais l'histoire n'est pas uniquement la relation de

faits; elle est avant tout le champ le plus élevé de l'expérience humaine car elle est l'expression de la volonté divine elle-même. B. refuse le *rationalisme* qui opte pour une suprématie de la raison humaine, et préfère *l'histoire* conçue comme manifestation divine. Chez les Romains, le droit possède un fondement: «Es gibt keine Regierung ausser von Gott» (p. 42), ce qui suppose que l'ordre étatique est inchangeable et que le bien de l'Etat repose sur une union avec la religion; ce qui suppose aussi que la tradition soit respectée. – Les *Politischen Betrachtungen* manifestent sans ambiguïté le caractère chrétien, conservateur et romantique de B. (cf. p. 45). Il faut ici se demander si les étiquettes apposées par l'auteur de la thèse valorisent la pensée de B. ou cherchent à la dévaloriser. L'attachement de B. à la tradition et à ses valeurs semble préparer les thèses de l'herméneutique philosophique pour lesquelles le présent puise dans le passé ses ressources. Faut-il voir dans cet attachement au passé conservatisme, romantisme et autres formes de stérilité intellectuelle ou au contraire réalisme et vérité? Il faut bien entendu reconnaître que certaines idées (notamment politiques) de B. résonnent étrangement à nos oreilles. Mais pour lui, il est clair que la société qui est la sienne souffre de graves défauts: 1) elle est séculière; 2) elle a dissous la moralité et accorde un rôle prédominant à l'argent; 3) elle est une société de masse; 4) elle opte pour le radicalisme car elle veut le nouveau pour le nouveau; 5) elle adopte la démocratie, forme dégénérée de la politique; 6) elle vit d'un paradoxe, celui de la liberté et du despotisme. A cette vue pessimiste B. ajoute une prédiction: celle de la prédominance des Etats-Unis et de la Russie et du déclin de la vieille Europe. – b) *la connaissance de l'histoire*, partie où l'auteur expose la conception de la recherche historique propre à B. Critiquant la méthode philologique, B. cherche à apprécier les temps passés selon une norme interne à ces temps; le fait historique n'est pas une donnée absolue; seuls le symbole et le mythe, qui sont une «Darstellung der Volkserlebnisse im Lichte des religiösen Glaubens» (p. 122), constituent l'objet de la quête historique. Cesana analyse alors subtilement les considérations de B. sur la manière d'interpréter les mythes. – c) la troisième partie montre que le *sens de l'histoire* réside dans le développement de l'humanité qui, d'un état primitif, matériel, tend vers une idéalisation, pour ne pas dire vers une spiritualisation dont le modèle est le Christ. B. voit dans le passage du droit maternel au droit paternel le premier tournant historique, et dans la personne du Christ le second tournant qui libère définitivement de la matière. – Si les analyses de B. ne sont pas toujours suffisantes et sont parfois même erronées, si sa compréhension de la mythologie peut paraître déconcertante, il faut reconnaître à ce personnage le mérite d'avoir ouvert des voies de réflexion (par continuation ou par opposition), et le livre de Cesana contribue grandement à la connaissance et à la discussion de ces thèses.

JACQUES SCHOUWEY

J. GOFF, *Prophetie und Politik in Israel und im alten Ägypten* (Beiträge zur Ägyptologie 7), Wien, 112 p.

Sciences  
bibliques

James Goff aborde ici un aspect fondamental de l'histoire des religions du Proche-Orient. L'auteur entre dans le vif du sujet en posant le problème de la nature du pouvoir politique (p. 15) avec d'intéressantes considérations sur la Grèce Antique et sur l'Italie de la Renaissance. Les notions d'ordre et de justice sont ensuite décrites en Egypte (p. 29-42) à l'aide de Maat (le vrai et la déesse qui le personnifie) et du Ka (une des parties de l'âme). Dans la suite, il insiste particulièrement sur l'évolution historique qui, selon ses vues, aurait produit l'éloignement de l'homme à l'égard d'une vision première, à cause de l'apparition

de sentiments de domination violente (p. 49-57). Cette irruption de l'individuel et de la violence aurait eu lieu sous les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> dynasties (p. 57), bien que la rupture de l'harmonie originelle doive être placée déjà dans la période de la IV<sup>e</sup> dynastie (p. 69). Cette évolution historique aurait fait renaître un besoin de retour aux sources exprimé par les prophéties. Cette hypothèse, très idéaliste, est contestable, car elle s'appuie sur un manque évident de documents: on ne peut pas dire grand-chose sur la notion d'ordre divin avant la fin de la V<sup>e</sup> dynastie, date de l'apparition des Textes des Pyramides; par ailleurs, les prophéties égyptiennes sont *ex eventu*, écrites en grande partie pour justifier l'ordre nouveau mis en place par la XII<sup>e</sup> dynastie. On est aussi étonné de ne pas trouver cités les textes prophétiques (ou pseudo-prophétiques, ou des éléments de ce qu'on appelle la littérature pessimiste), que le lecteur trouvera en partie dans G. Lefebvre, *Contes et Romans*, reprint, Paris, 1982, dont les références doivent être complétées par M. Bellion, *Catalogue des manuscrits*, Paris, 1987. Les notions de Ka et de Maat sont également en rapport avec l'offrande et l'organisation agricole, chose oubliée ici (à ce sujet: A. Moret, *Rituel divin*, ed. Slatkine, Genève, 1988). Plus loin, Goff trace un parallèle intéressant avec Israël, dans lequel il relève surtout que l'idée de royauté n'est pas la même dans les deux sociétés (p. 77). C'est à partir de là qu'on aurait pu développer une étude des différences qui font que la prophétie n'est pas une chose identique dans les deux cas: tout est basé en Egypte sur la fonction royale, alors qu'en Israël la prophétie est un rappel à l'ordre qui peut s'adresser même au roi. La réalité de l'oracle en Egypte aurait mérité plus d'attention aussi dans ses aspects juridiques et religieux. Malgré ces réserves, on peut considérer que la présente étude constitue un nouveau point de départ comparatif dans ce difficile sujet.

MASSIMO PATANÈ

*Mélanges dédiés à la mémoire du professeur Robert Hari (1922-1988),*  
Bulletin de la Société d'Égyptologie, Genève 1989, 184 p.

La Société d'Égyptologie de Genève consacre le treizième numéro de son Bulletin à l'évocation d'une des principales figures de l'égyptologie suisse du XX<sup>e</sup> siècle, le professeur Robert Hari. Connu tout d'abord pour ses activités journalistiques et pédagogiques, Hari fut dès 1962 le directeur général du Cycle d'Orientation. Parallèlement, il mena une intense activité de recherche en égyptologie plus particulièrement dans le domaine de la pensée et de la religion d'Amarna. Ce volume contient une bibliographie de ses écrits égyptologiques ainsi que de nombreux hommages des principaux égyptologues du monde entier. Le lecteur qui désire connaître la totalité des références bibliographiques de R. Hari, notamment ses entretiens avec de nombreux écrivains et artistes francophones, peut consulter le volume spécial édité par le Cycle d'Orientation, CO Informations, juin 1988.

MASSIMO PATANÈ

*La civilisation des Égyptiens, la vie quotidienne*, ouvrage collectif, édition française, Milan, Electa, 1988, 262 p. et 350 planches, dont de nombreuses photos en couleurs.

Ce volume a été édité pour marquer le début des travaux qui permettront au Musée Égyptien de Turin de retrouver sa splendeur d'autrefois. Cet effort louable

de modernisation a été rendu possible grâce au mécénat de l'Institut Banco San Paolo de Turin. Une fois les travaux finis, le Musée sera le centre du congrès international d'égyptologie de 1991. Cet ouvrage nous offre plus que ce que nous promet le titre: une première partie nous retrace les origines de l'égyptologie en Italie, aspect qui intéresse aussi la Suisse romande, étant donné que les collections de Genève et de Turin ont eu le même fondateur, le consul Drovetti. Ensuite, divers spécialistes abordent les principaux aspects de la civilisation pharaonique en agrémentant leurs propos par des illustrations dont une partie est inédite. L'essentiel des images est tiré des fouilles d'un grand archéologue du début de ce siècle, E. Schiaparelli. Particulièrement intéressant pour l'histoire de la pensée civile et religieuse est le chapitre sur l'écriture, dû à la plume du professeur A. Roccati. La langue de tous les exposés est claire et accessible, même pour le profane. Le spécialiste du Proche-Orient trouvera dans ce livre de nombreux points de comparaison, qui, pour la première fois, ont été mis en évidence avec un souci louable de diversifier nos sources d'information, trop souvent limitées pour ce qui concerne l'Égypte à quelques visions stéréotypées.

MASSIMO PATANÈ

*Bible Chrétienne II. Les quatre Évangiles*, 2 vol., Editions Anne Sigier/Desclée, 1988, 653 et 835 p.

Ces deux volumes, d'une très belle facture, offrent la suite de l'étonnant travail de Dom Jean-Claude Nesmy et de Mère Elisabeth de Solms. Comme pour le tome I portant sur le Pentateuque (*Bible Chrétienne I*), deux volumes sont consacrés aux quatre évangiles. Le premier donne une nouvelle traduction des quatre textes canoniques et dévoile tous les parallèles bibliques. L'intérêt de cette formule est que les textes ne sont pas donnés simplement sous forme de références, mais qu'ils sont tous cités dans leur intégralité en regard du verset/paragraphe synoptique ou johannique concerné. Apparaît ainsi au premier coup d'œil l'immense tradition dans laquelle s'est développée toute l'Écriture sainte. C'est l'occasion de (re)découvrir comment et combien certaines paroles ont été lues et relues, reprises et réinterprétées dans de nouveaux contextes. C'est une invitation à effectuer un aller-retour au cœur des deux Testaments qui ne cessent de s'interroger et de se répondre. Quant au second volume, il permet un nouvel approfondissement en nous livrant le meilleur de la méditation chrétienne, des Pères de l'Église aux plus récents commentateurs. Il s'agit là d'une lecture au sein de la tradition chrétienne la plus riche. L'ensemble forme donc une œuvre d'exégèse et de méditation remarquable, véritable invite à la *lectio divina*. Nul doute que ces ouvrages, que l'on peut consulter conjointement grâce à un système précis de concordance (chapitres et versets, paragraphes, pages), sera utile à tout croyant, catholique romain ou issu des Églises de la Réforme, désireux de lire sa Bible avec tous les témoins qui l'ont précédé.

SERGE MOLLA

OLIVIER ODELAIN & RAYMOND SEGUINEAU, *Concordance thématique du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1989, 1082 p.

Ce nouvel instrument de travail est déjà une réussite sur les deux plans de la typographie soignée et du format très maniable. Les auteurs, connus par la

publication, en 1978, du *Dictionnaire des noms propres de la Bible* et, en 1980, de la *Concordance des Psaumes*, nous offrent aujourd'hui une concordance originale: 115 thèmes regroupent l'ensemble du vocabulaire français du Nouveau Testament et constituent autant de chapitres du livre avec leurs subdivisions. Cette répartition de tous les textes relatifs à un même thème offre l'avantage de pallier l'extrême mobilité des nombreuses traductions récentes et à la dispersion alphabétique des mots qui expriment une même réalité. Cette concordance ne s'appuie donc sur aucune traduction précise du Nouveau Testament puisque «l'établissement de la liste des thèmes et le libellé exact de leurs titres n'ont été décidés qu'après regroupement des mots grecs autour de leurs racines et analyse rigoureuse du vocabulaire» (cf. introduction, p. X). Une telle conception ouvre la possibilité d'une intéressante confrontation de la Bible avec elle-même, clé d'une saine exégèse. Quatre index (mots français, noms propres, mots grecs, mots hébreux et araméens) facilitent encore l'utilisation de ce guide de lecture qui rendra d'innombrables et précieux services.

JEAN BOREL

VICTOR SAXER, *Les rites de l'initiation chrétienne du II<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Esquisse historique et signification d'après leurs principaux témoins*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'alto medioevo 7, 1988, 698 p.

Histoire de  
la théologie

Le sous-titre précise bien le but que s'est fixé Monseigneur Saxer dans l'important travail qu'il nous offre: retracer, dans l'ordre historique, la signification du rite baptismal et de sa préparation (catéchuménat) de la *Didachè* comme premier témoin jusqu'à Léon le Grand et le *Sacramentaire gélasien*. Vaste entreprise qu'une patiente lecture des sources a permise et dont le magnifique résultat apporte, au désir d'une connaissance toujours plus précise de la théologie sacramentelle des Pères et à l'exigence de la réflexion baptismale d'aujourd'hui, une somme inappréciable de textes et de documents très divers, chacun envisagé pour lui-même dans son génie et son contexte historique et ecclésial propres. Trente chapitres se répartissent respectivement en trois parties principales: la première concerne *les origines patristiques (II<sup>e</sup> siècle)*: *Didachè*, *Épître de Barnabé*, Hermas, Justin, Clément d'Alexandrie. La deuxième partie, intitulée *L'âge d'or de l'initiation chrétienne*, couvre les III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles avec Hippolyte, Tertullien, Cyprien, Origène, Cyrille de Jérusalem, Egérie, les textes liturgico-canoniques syriens, Jean Chrysostome, Théodore de Mopsueste, les Grands Cappadociens, Proclus de Constantinople, Ambroise, Chromace et Rufin d'Aquilée, Augustin d'Hippone, Quodvultdeus. La troisième partie s'ouvre sur ce que Victor Saxer appelle *la période des mutations*, au VI<sup>e</sup> siècle, avec les œuvres de Denys l'Aréopagite, Sévère d'Antioche, les documents égyptiens, l'initiation en Gaule du baptême de Clovis à la mort de Grégoire de Tours, l'initiation chrétienne en Espagne et à Rome. Il nous semble que l'auteur a plus insisté sur les pratiques baptismales et leur description que sur les multiples voies de leur interprétation doctrinale et mystique; et nous sommes un peu déçus qu'à propos d'Origène, Grégoire de Nysse et Denys par exemple, il n'ait pas saisi l'occasion de serrer de manière plus spécifique et de développer plus amplement le thème de l'*initiation* en tant que telle, la rigueur du symbolisme qui s'y attache nécessairement, ainsi que les notions d'espace et de temps radicalement autres et nouveaux (par opposition à l'espace terrestre et au temps chronologique) auxquels l'initiation baptismale, en tant que naissance d'En-Haut, mort et résurrection, ouvre la néophyte. Une bibliographie de base est donnée en début d'ouvrage pour l'ensemble des chapitres et une série de tables (citations bibliques, sources d'époques

patristiques, auteurs modernes et contemporains, noms de personnes et de lieux, termes et expressions techniques grecs et latins, index analytique général) favorise l'utilisation de ce volume de référence.

JEAN BOREL

SAINT GRÉGOIRE PALAMAS, *The one hundred and fifty chapters*. A critical edition, translation and study by Robert E. Sinkewicz C.S.B., Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Studies and Texts 83, 1988, 288 p.

Avec les *Triades pour la défense des saints hésychastes*, les *Cent cinquante chapitres* sont une œuvre d'intérêt majeur pour la connaissance de la théologie palamite. Si le titre complet du traité est: *Cent cinquante chapitres physiques et théologiques, moraux et pratiques, qui débarrassent de la souillure barlaamite*, Robert Sinkewicz montre très bien, dans son introduction, qu'il ne s'agit pas avant tout d'un texte polémique. Par une précieuse recherche sur la structure de ces 150 chapitres denses et concis, il les a séparés en deux grandes sections. Dans la première (chapitres 1-63), qu'il intitule *La divine économie de la création et de la rédemption*, Palamas expose, en métaphysicien et dogmaticien (nous aimerions dire en théosophe si le terme n'était pas sujet à malentendu), avec la maîtrise et le discernement exceptionnel que nous lui connaissons dans les *Triades*, la situation de la cosmologie chrétienne et du mouvement des sphères par rapport aux grandes questions débattues à l'époque par les philosophes et les hommes de science. Suivent une série de réflexions remarquables sur l'anthropologie, l'épistémologie, la connaissance angélique et illuminative, l'image trinitaire en l'homme, la chute et la rédemption, la conversion et la vie ascétique. Ce n'est qu'à partir du chapitre 64 que Grégoire Palamas revient et insiste plus précisément sur les points de vue de ses adversaires Barlaam et Akindynos, qu'il fustige comme de graves erreurs, sur les problèmes qui touchent l'illumination divine et l'expérience des hésychastes dont ils contestaient l'orthodoxie et qui fut celle de Palamas lui-même. Passant en revue chacun des points contestés, il leur oppose une réponse parfaitement claire à partir de ses prémisses métaphysiques. C'est ainsi qu'il aborde tour à tour la doctrine dionysienne des unions et des distinctions, «l'impaticibilité» de la substance divine, la doctrine des énergies créées, la lumière thaborique. — Nous remercions Robert Sinkewicz de l'édition minutieuse, de la traduction précise et de l'excellente présentation qu'il nous donne de ce texte qui nous introduit à l'essence du palamisme. Le déchiffrement des sources qu'il a esquissé l'éclaire encore davantage. Un index du lexique doctrinal et mystique grec rendrait un précieux service et nous regrettons qu'il n'y soit qu'en traduction.

JEAN BOREL

FIRMUS DE CÉSARÉE, *Lettres*, Introduction, texte et traduction, notes et index par Marie-Ange Calvet-Sebasti et Pierre-Louis Gatier. (Sources chrétiennes N° 350), Paris, Cerf, 1989, 206 p.

Sans avoir l'intérêt et la portée doctrinale d'autres correspondances que l'Antiquité chrétienne a conservées, comme celles de Basile, Théodoret ou Synésius, les 46 *lettres* de Firmus, évêque de Césarée de Cappadoce, sont tout de

même un intéressant témoignage des liens très particuliers qui unissaient un évêque et la cité dont il était devenu le porte-parole. Derrière l'atticisme rhétorique qui lui fait louer plus souvent l'art des Muses et les principes de vie hellénique que le Nouveau Testament, transparaît une qualité d'âme parente de celle des Grands Cappadociens. Bien que la présence du Dieu Sauveur reste discrète dans ce corpus, le combat de Firmus pour l'orthodoxie est évidente et l'a mis au rang des adversaires de Nestorius. Mais c'est surtout par les renseignements prosopographiques et historiques de détail sur la vie quotidienne et la société de son temps que ces *lettres* sont précieuses.

JEAN BOREL

EVAGRE LE PONTIQUE, *Le Gnostique ou A celui qui est devenu digne de la science*. Edition critique des fragments grecs, traduction intégrale établie au moyen des versions syriaque et arménienne, commentaire et tables par Antoine Guillaumont et Claire Guillaumont (Sources chrétiennes 356), Paris, Cerf, 1989, 208 p.

Depuis longtemps attendue, et grâce aux précieux et patients travaux de Claire et d'Antoine Guillaumont, cette édition du *Gnostique* nous restitue enfin la trilogie évagrienne formée par le *Traité pratique* ou *Le Moine* qui le précède (cf. Sources chrétiennes 170-171) et les six centuries des *Kephalaia gnostica* qui le suivent (cf. Patrologia Orientalis, T. 28, Fascicule 1, N° 134). Si «le pratique est celui qui a seulement acquis l'impassibilité de la partie passionnée de l'âme» (cf. chap. 2), «le gnostique est celui qui joue le rôle du sel pour les impurs et de la lumière pour les purs» (cf. chap. 3). On ne peut mieux typifier la croissance et la fonction spirituelles du gnostique. Dans ce traité, fait de 50 brefs chapitres, Evagre décrit donc à quelles conditions le gnostique peut et doit enseigner, les vertus qu'il lui faut acquérir, la nécessité qu'il y a à discerner les esprits de ceux auxquels il est appelé à transmettre l'enseignement spirituel, la matière de cet enseignement sur laquelle nous avons de plus amples développements dans les *Scholies aux Proverbes* (cf. Sources chrétiennes 340), et, enfin, la mise en garde contre les tentations et les péchés auxquels le gnostique est exposé. Une fois de plus, il nous faut souligner la qualité, l'intérêt et la précision des notes et commentaires que les éminents traducteurs ont su apporter à une pensée qui ne cesse de surprendre le lecteur, par la concision si souvent énigmatique avec laquelle elle s'exprime.

JEAN BOREL

BASILE DE CESARÉE, *Sur le baptême*, Texte grec de l'édition U. Neri, Introduction, traduction et annotation par Jeanne Ducatillon (Sources chrétiennes 357), Paris, Cerf, 1989, 323 p.

C'est grâce à de patientes recherches philologiques, comparant les 34 manuscrits connus, que U. Neri a pu définitivement rétablir le *De Baptismo*, d'authenticité discutée, dans le corpus basilien. Son édition, parue à Brescia en 1976, constitue donc naturellement le texte grec de base de celle de J. Ducatillon, qui n'y apporte que quelques retouches et corrections. Donnant la plus large part aux citations des deux Testaments et surtout à la parénèse paulinienne, ce texte — d'importance mineure — n'est ni un exposé doctrinal, ni une catéchèse mystagogique, ni même

une description des rites liturgiques, mais la relation d'une «causerie» familière où Basile garde le ton oral de celui qui, librement, présente à un auditoire de religieux et de prêtres les lignes essentielles d'une théologie biblique du baptême, l'importance capitale de la préparation morale et spirituelle que sa réception implique, et les nombreuses obligations éthiques et ascétiques qui doivent en être la conséquence d'autant plus évidente que celui qui l'a reçu a pris l'engagement monastique. Dans la deuxième partie du traité, nous avons treize petits chapitres qui sont autant de réponses que l'évêque de Césarée donne à des questions qu'on lui a posées. Comme dans les autres écrits, il y a souvent la reprise de thèmes stoïciens, et particulièrement en ce qui touche les conseils ascétiques et la lutte contre les passions. Comme il est de règle pour chaque volume de la collection, l'introduction et les notes sont soignées, et plusieurs index en facilitent l'accès.

JEAN BOREL

PANAYOTIS NELLAS, *Le vivant divinisé, anthropologie des Pères de l'Eglise*, traduit du grec par Jean-Louis Palierne (collection «Théologies»), Paris, Cerf, 1989, 250 p.

Panayotis Nellas tente de montrer, dans cet ouvrage, comment la réflexion anthropologique, spirituelle et liturgique des Pères s'est structurée autour du thème biblique de l'homme créé à l'image de Dieu, plus précisément: à l'image de l'Archétype christologique qui représente le contenu ontologique du «à l'image de». En une première partie, l'auteur présente les divers sens de ce fondement iconique de l'humanité et de sa vocation à la déification-christification par grâce. Il consacre plusieurs pages à l'exégèse que les quelques Pères pris comme référence essentielle (Irénée, Jean Chrysostome, Grégoire de Nysse, Maxime le Confesseur, Nicodème l'Hagiorite) ont pu faire des tuniques de peau, de leurs dimensions anthropologiques et cosmologiques. L'exposé manque malheureusement de clarté et laisse la double impression de flou et d'un foisonnement d'idées et de citations qui ne sont pas analysées de manière systématique. A certains égards, cela reflète exactement le point de vue méthodologique du théologien orthodoxe qui affirme que «le point décisif pour comprendre la pensée des Pères, c'est de savoir que les vues rapportées plus haut ne sont pas des thèses positivement affirmées, mais plutôt des évocations allusives qui visent, au fond, à *écarter toute prise de position claire et définitive*» (souligné dans le texte, p. 218). D'autre part, convaincu de l'excellence exclusive de la perspective dogmatique et théologique de l'Eglise orthodoxe grecque, il veut ignorer les points de convergence qu'il y a avec celle de la tradition latine, héritière de l'évêque d'Hippone, et dont il se distance chaque fois qu'il peut par un jugement aussi réducteur et partial que possible. Dans les deuxième et troisième parties nous est donné respectivement une méditation sur l'anthropologie mystique de Nicolas Cabasilas et une explication de l'Office du Grand Canon, l'œuvre du théologien byzantin et le texte de la liturgie du Triode servant d'illustration pour la mise en œuvre du thème de l'image. Le livre s'achève enfin par la traduction de six extraits tirés de l'œuvre des six Pères mentionnés, un lexique des termes théologiques brièvement définis, un index des textes patristiques et un index des termes traités.

JEAN BOREL

MÉLANGES ANTOINE GUILLAUMONT, *Contributions à l'étude des Christianismes orientaux*. Avec une bibliographie du dédicataire (Cahiers d'Orientalisme, XX), Genève, Patrick Cramer, 1988, 312 p.

Il est devenu rare, dans l'édition religieuse scientifique, qu'un ouvrage allie avec autant de perfection de si nombreuses qualités: la précision et le soin de l'exécution typographique, le goût esthétique, le grain du papier et le format du livre, l'importance et l'intérêt du contenu. C'est pourtant ce plaisir global que procure la lecture de ce magnifique volume de mélanges que l'éditeur Patrick Cramer publie en hommage à Antoine Guillaumont et qui honore, une fois de plus, la collection des *Cahiers d'Orientalisme*, dont la renommée n'est plus à faire. Chacun sait tout ce que l'on doit, depuis plus de 40 ans, aux savants travaux du célèbre professeur du Collège de France sur Evagre et les spiritualités des christianismes orientaux. Les 29 contributions rassemblées en son honneur, écrites par des amis ou des disciples, témoignent de l'essor qu'à sa suite, ces recherches spécialisées prennent de plus en plus. Douze d'entre elles nous offrent l'édition critique et la traduction d'un texte inédit: *une version arabe du Testament d'Adam* (G. Troupeau), la *Passio Pauli in the coptic MS.GMII, I, l.b. 686* (photographie des 11 planches manuscrites incluses; A.I. Elanskaya), la *version éthiopienne de la prière de Pachôme* (G. Colin), *un texte copte de la prière attribuée à Chenouti* (M. Pezin), *une exhortation aux moines d'Elisée l'Arménien* (B. Outtier), la «*règle*» de *Moïse d'Abydos* (R. G. Coquin), *une centurie de Mar Jean Bar Penkaye* (M. Albert), *une homélie éthiopienne, attribuée à saint Mari Ephrem, sur le séjour d'Abraham et Sara en Egypte* (A. Caquot), *une homélie syriaque sur la vocation de Matthieu, attribuée à Jean Chrysostome* (J.-M. Sauget), *l'adresse d'un abbé de monastère au VI<sup>e</sup> siècle pour la Nativité* (F. Graffin), *le Christ, deuxième Adam, dans le Kitāb al-Burhān, attribuée à Yahyā ibn'Adī* (E. Platti), *Discovery of a Panegyric by Michael Syrus* (A. Vööbus avec présentation et photographie du document). Les autres articles développent tour à tour différents aspects de l'histoire des monachismes ou des spiritualités de type égyptien (P. du Bourguet, M. Krause), arménien (L. Leloir, J.-P. Mahé), syrien (P. Devos, P.-H. Poirier, L. Abramowski, S. Brock, J.-M. Fiey, Ph. Gignoux). Particulièrement intéressante est l'étude de R. Beulay sur l'expérience de la lumière au cours des trois étapes de la progression spirituelle (purification, illumination, union) chez Jean de Dalyatha, mystique spéculatif syro-nestorien. Quelques communications traitent de questions plus spécifiquement philologiques concernant l'histoire de la patrologie: *variantes inédites de la version éthiopienne du Pasteur d'Hermas* (R. Beylot), ainsi que l'attestation de la présence, dans les florilèges arméniens, d'Athanase d'Alexandrie (Ch. Renoux), ou de Théodoret dans les florilèges grégoriens syriaques (A. de Halleux). Enfin, E. Lucchesi tente de démontrer que le classique copte Chenouté a aussi écrit en grec; N. Sed apporte du nouveau dans les sources et les ramifications syriaques de la méditation sur la Shekhinta. Un index des manuscrits cités par langues et dépôts de conservation termine le livre.

JEAN BOREL

TOMÁS SPIDLÍK, *La Spiritualité de l'Orient chrétien II: La Prière*, (Orientalia Christiana Analecta 230), Rome, Pontificium Institutum Studiorum Orientalium, 1988, 460 p.

Voici un remarquable ouvrage, dont nous sommes convaincu qu'une lecture attentive et méditative apportera le goût d'approfondir les mille et une voies que la

vie de prière a prises chez les chrétiens orientaux, des premières générations jusqu'à nos jours, voies dans lesquelles ils se sont engagés avec tant d'absolu et de profondeur, tant de fraîcheur aussi et de discernement. De tous ces enseignements, le plus souvent dispersés dans les commentaires et les homélies des Pères, leurs catéchèses et leurs centuries, les aphorismes et les philocalies, les vies de Saints et les martyrologes, Tomáš Spidlík nous présente ici un essai de synthèse tout à fait original et inédit. Il donne ainsi une suite à *La Spiritualité de l'Orient chrétien I: Manuel systématique*, qui a fait sa notoriété il y a dix ans (cf. O.C.A. 206, Rome, 1978). C'est en dix chapitres qu'il organise toute sa matière: après avoir répertorié les sources et les documents dans lesquels il a puisé (I), ainsi que les formes principales que la prière a pu prendre (II-III) et, suivant les temps et les lieux, la plus ou moins grande importance qu'on a pu accorder aux attitudes corporelles (IV), l'auteur aborde l'analyse de *la prière liturgique* — communautaire, doxologique, anamnétique et eucharistique, eschatologique et sacramentelle — (V), *la lecture méditée* (VI), *la contemplation* — son objet, ses organes (nous et sens spirituels), ses degrés — (VII), *la mystique* — le problème de la théologie négative et de l'inconnaissance, la ténèbre lumineuse et l'extase, la théologie symbolique, les mystiques de la lumière et du cœur — (VIII), *les dispositions pour la prière* — la purification, les vertus, les lieux de la prière — (IX), enfin, *l'hésychasme*, courant spécifique du christianisme oriental centré sur la prière de Jésus, la méthode psychophysique et la vision de la lumière thaborique. Les 70 pages de *bibliographie choisie* pour chacun des chapitres susmentionnés, et l'*Index analytique* sont infiniment précieux pour la recherche. Il est seulement dommage que dans un texte si soigneusement imprimé demeurent tant de coquilles! Mais ce n'est que peu de choses en comparaison de l'importance et de la richesse du contenu que nous avons rapidement décrit.

JEAN BOREL

*Bonaventuriana*, Miscellanea in onore di Jacques Guy Bougerol o.f.m., a cura di Francisco de Asís Chavero BLANCO o.f.m. (Bibliotheca Pontificii Athenaei Antoniani, vol. 27 et 28), Rome, Edizioni Antonianum, 1988, 794 p.

Ces *mélanges* sont doublement les bienvenus: d'abord parce qu'ils ont été écrits en l'honneur du fameux médiéviste franciscain Jacques Guy Bougerol, l'un des plus éminents spécialistes modernes des études bonaventuriennes et, ensuite, parce que les 34 contributions que rassemblent ces deux volumes donnent un éventail très varié des dernières recherches sur la vie, la pensée et le rayonnement de Saint Bonaventure. Sous la plume de noms connus comme Louis Jacques Bataillon, Randolph Daniel, Robert Javelet, Bernard Mc Ginn, B. Francisco de Asís Chavero, Antonio Coccia, Léon B. Conet, Herbert Cousins, Zachary Hayes, Wayne Hellmann, Justin Lang, Louis Pruniers, Aimé Solignac, Paul Vignaux, Servus Gieben, nous trouvons de remarquables articles, abordant tour à tour le génie propre et la nouveauté de la visée bonaventurienne dans l'histoire de la scolastique et de l'Ecole franciscaine, ses sources patristiques, médiévales (Hugues de Saint Cher, les Victorins) et plus spécifiquement franciscaines, ses dimensions philosophique, épistémologique, symbolique, théologique et mystique et, enfin, l'écho de quelques postérités. S'il nous plaît de relever le soin que les éditions italiennes ont apporté à la présentation des textes et à la typographie nous ne pouvons pas ne pas

déplorer par contre de trop nombreuses coquilles dans les articles de langue française en particulier, et la confusion presque constante dans l'emploi des accents.

JEAN BOREL

MARION LEATHERS KUNZ, PAUL GRIMLEY KUNTZ (éd), *Jacob's Ladder and the Tree of Life, Concepts of Hierarchy and the Great Chain of Being*, (American University studies: Series 5, Philosophy. Vol. 14), New York/Berne/Frankfurt a. M./Paris, Editions Peter Lang, 1987, 435 p.

La plupart des articles rassemblés dans ce volume ont d'abord été présentés à l'occasion d'un symposium organisé par l'Institut Médiéval de l'Université de Kalamazoo (Michigan) en l'honneur du quarantième anniversaire de la publication d'un ouvrage qui fit date dans l'histoire des idées américaines: ARTHUR O. LOVEJOY, *Great Chain of Being*. Il était donc naturel que les organisateurs de ce colloque suscitent une réflexion sur le même sujet, et le choix qu'ils ont fait du thème très général de la hiérarchie a donné lieu à de très intéressantes communications touchant l'ontologie, la métaphysique, la philosophie des sciences, l'éthique, l'esthétique et l'anthropologie. Elles sont réparties en cinq chapitres dont voici les titres: I: les penseurs qui ont fondé le monde médiéval, II: la structure hiérarchique de la société médiévale, III: la hiérarchie mystique, IV: la pensée hiérarchique à la Renaissance, V: la hiérarchie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Sous la plume de spécialistes tels que Paul G. et Marion L. Kuntz, Dominic J. O'Meara, Ronald Hathaway, Ewert Cousins, John Sommerfeldt, David R. Blumenthal, Agnès Rousseau, James C. Doig, R. Baine Harris, nous trouvons tour à tour des études sur la vision hiérarchique ou des degrés de l'être chez Platon, Aristote, Augustin, Alexandre de Halès, Bonaventure, Duns Scot, Dante, Eckhart, Bernard de Clairvaux, Bellarmin, Raymond Lull, Giordano Bruno, Erasme, Bodin, Shakespeare, Descartes, Dean Inge, Anaïs Nin. Un dernier article de John Borelli fait une incursion dans la pensée indienne à partir de Vijnanabhiksu. Les éditeurs ont eu l'excellente idée de dresser en fin d'ouvrage une longue bibliographie, répertoriant plus de 450 titres concernant ce vaste domaine, ainsi qu'un index de tous les noms propres et des principaux mots clefs.

JEAN BOREL

MARIA-PAUL DEL ROSARIO ADRIAZOLA, *La connaissance spirituelle chez Marie de l'Incarnation, la «Thérèse de France et du Nouveau Monde»* (Collection Patrimoines), Christianisme, Paris, Cerf, 1989, 403 p.

Le 350<sup>e</sup> anniversaire du départ, pour le Canada, de Marie de l'Incarnation est l'occasion de la publication de cet ouvrage. Le thème en est superbe, et il fallait une audace tout à fait méritoire pour se lancer dans l'analyse d'une œuvre spirituelle considérable qui n'avait pas, jusqu'à ce jour, fait réellement l'objet d'une réflexion systématique. Dans une première partie intitulée *Le parcours de l'âme vers l'Esprit*, l'auteur retrace les premières étapes de l'ascension spirituelle de l'âme de la Bienheureuse jusqu'au «mariage mystique». Dans la deuxième partie,

Maria-Paul del Rosario Adriazola tente de dégager «la dynamique de l'expérience spirituelle» de la célèbre Ursuline en montrant comment les purifications et les révélations se sont promues mutuellement dans un cheminement de déification progressive de l'être en Dieu. Devant l'effort qu'une recherche de cette importance représente, ce n'est pas sans circonspection que nous nous permettons de faire quelques remarques d'ordre méthodologique, qui n'engagent d'ailleurs que nous-même. A notre avis, en effet, bien que les thèmes essentiels aient été entrevus — l'excellence des citations le prouve bien —, il nous semble que l'analyse demeure si descriptive qu'elle n'aboutit pas à la synthèse de théologie mystique et doctrinale que nous aurions pu souhaiter, eu égard à la précision avec laquelle Marie de l'Incarnation relate ses états d'oraison et ses révélations trinitaires. Nous nous étonnons que l'auteur puisse déclarer par exemple que «le lecteur ne peut pas tirer de ces textes trinitaires des conclusions doctrinales parfaitement claires» (p. 206). Même si, en son fond ultime, l'expérience reste incommunicable en un langage humain, il eût été intéressant de mieux faire ressortir encore que cela n'a été fait la finesse des passages et des rapports entre ce qu'on peut appeler les phases d'abolition en Dieu et les degrés de subsistance par Dieu, ce qui correspond au double aspect du voyage mystique du pèlerin, le voyage *vers* Dieu et le voyage *en* Dieu. Ce dernier est d'ailleurs remarquablement exprimé par l'Ursuline dans sa manière de relater les trois révélations trinitaires dont elle fut la bénéficiaire et leur gradation sur les deux plans mystagogique et gnostique, révélations dont les conséquences furent chaque fois l'élévation à un mode d'union supérieur jusqu'à la plénitude de la réalisation spirituelle (theosis) dans laquelle et par laquelle il lui a été donné d'acquérir, en particulier, ce que la tradition augustinienne nomme le privilège de la double connaissance angélique, la connaissance vespérale et la connaissance matutinale, ainsi que l'émerveillement sapientiel des opérations *ad extra* et des opérations *ad intra* de la Divinité. Nous aurions aimé trouver d'autre part des développements plus substantiels sur les rapprochements qu'une telle expérience et son expression linguistique entretiennent avec celles de Grégoire de Nysse, Denys l'Aréopagite, Evagre le Pontique, Jean de la Croix, pour ne citer que les plus importants. Enfin, il eût peut-être fallu, pour traiter avec le maximum d'exactitude d'un tel sujet, tout à la fois serrer de plus près une série d'expressions symboliques qu'utilise la bienheureuse, et préciser le contenu du vocabulaire technique nécessaire pour rendre compte de l'essence et des nuances de l'expérience spirituelle et de la doctrine qu'elle contient. Nous ne pensons pas, avec le Père L. Bouyer qui a rédigé la préface, que l'intérêt de cette étude réside dans d'éventuelles «ambitions scientifiques» ou critiques que n'auraient pas eu jusqu'à présent d'autres travaux concernant la spiritualité de Marie de l'Incarnation, mais bien dans l'effort sincère d'entrer le plus profondément possible dans une *vision* et une *intériorité mystiques* que seules — ne l'oublions pas lorsqu'il s'agit d'écrire sur des matières aussi difficiles que sublimes — une grâce et une congénialité identiques eussent pu plus clairement encore dé-voiler au lecteur.

JEAN BOREL

ALFRED SCHINDLER, *Zwingli und die Kirchenväter*, 147. Neujaahrsblatt zum Besten des Waisenhauses Zürich, Kommissionsverlag Beer AG, Zürich 1984, 112 p.

Il ne s'agit ni d'une analyse systématique de tous les liens entre la théologie de Zwingli et celle(s) des Pères, ni d'un examen de l'influence de chaque Père sur le

réformateur. Il s'agit simplement d'offrir une synthèse des recherches déjà existantes (notamment celles de Walter Köhler) (a) sur les annotations de Zwingli concernant les Pères dans les ouvrages qu'il possédait et qui sont conservés aujourd'hui à la Zurich ZB; (b) sur les liens entre les écrits patristiques et le développement de la pensée réformatrice de Zwingli; (c) sur le «Sitz-im-Leben» des citations patristiques dans les œuvres du réformateur. L'auteur accomplit son but avec une compétence et une concision admirables. Dans son introduction «Bemerkungen zur Quellenlage und Statistik», il montre que les renseignements fournis par les notes marginales de Zwingli doivent être interprétés avec prudence. Certaines d'entre elles peuvent être datées, puisque Zwingli (comme il a été démontré par J. M. Usteri en 1885) modifia légèrement son écriture lors de son installation à Zurich en 1518, mais il est impossible de subdiviser en «périodes» les notes qui datent des années 1519-1531. De plus, leur contenu théologique est très inégal et le fait qu'Ambroise par exemple est cité 400 fois ne prouve rien en soi. Toutefois, les notes (comme l'a dit Köhler) révèlent dans leur ensemble la spécificité de la pensée réformatrice de Zwingli et sa distanciation par rapport à Luther. Dans son premier chapitre, M. Schindler examine *i.a.* le «Myconius-Brief», les annotations de Zwingli dans sa propre édition d'Augustin et les notes faisant mention d'Augustin qui figurent dans son exemplaire du *Psalterium quadruplex*. Ces mentions datent d'avant et d'après 1519. L'auteur conclut à juste titre que le réformateur n'a pas repris les doctrines centrales d'Augustin de la même manière que Luther. Le passage à la réforme de Zwingli est tributaire de sa formation et de ses intérêts humanistes. (Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant. Zwingli, à la différence de Luther, n'avait jamais appartenu à l'ordre augustinien. Sa doctrine ne pouvait donc pas se placer dans le sillage de l'augustinisme tardif d'un Grégoire de Rimini ou d'un Iohannes Staupitz. En fait, les auteurs augustiniens ne figurent pas sur la liste des livres de Zwingli éditée par Köhler en 1921.) Dans le chapitre suivant, M. Schindler examine les différentes manières dont Zwingli «utilise» les Pères tant lors des controverses que dans la formulation de sa propre doctrine. Il nous est démontré que les Pères sont évoqués selon les besoins du moment et selon les arguments des adversaires. Ainsi, par exemple, Augustin et Origène sont cités dès qu'il s'agit de prouver aux anabaptistes que les apôtres baptisaient les enfants. Par ailleurs, c'est Chrysostome qui constitue l'autorité principale lors de l'introduction de la *lectio continua* à Zurich. Deux appendices se trouvent à la fin: (1) une liste des mentions des Pères dans les écrits de Zwingli, selon la pagination du CR et (2) quelques compléments à l'édition des notes marginales de Köhler (Z 12 = CR 99). – Quelques remarques à propos de cet ouvrage fort utile: (1) Aucune mention n'est faite de l'emploi tacite que fait Zwingli des doctrines patristiques. L'exemple le plus flagrant de cette pratique est son utilisation de Rufin *In Symb. apost.* lors de la controverse sur la descente aux enfers à la dispute de Berne. (2) Il n'y a pas d'évaluation approfondie des sources médiévales qui constituaient un fond riche de doctrines patristiques. M. Schindler mentionne le *Décret* et les *Sentences* de Lombard, mais il ne dit rien de la *Glose ordinaire*. (3) Contrairement à ce qu'affirme l'auteur, il n'est pas étonnant (v. p. 16) que Jean Damascène et Justin Martyr soient peu mentionnés. Zwingli n'aurait eu accès qu'aux traductions latines d'un seul ouvrage de chacun d'eux: le *De fide orthodoxa* dans la traduction de Lefèvre et la *Prima Apologia* dans la version de Jean Pic de la Mirandole. Les *Opera* de ces deux Pères n'ont paru qu'après la mort de Zwingli. En somme, l'ouvrage de M. Schindler, muni de notes détaillées et d'une bibliographie de la littérature secondaire, fournira une excellente base à tous ceux qui veulent approfondir leur connaissance des liens multiples qui existent entre la patristique et la réforme.

RENÉ MARLE, *Introduction à la théologie de la libération*, Paris, Desclée de Brouwer, 1987, 172 p.

Théologie  
contemporaine

ROSINO GIBELLINI, *The Liberation Theology Debate*, London, SCM Press Ltd., 1987, 120 p.

Les petits ouvrages de présentation générale des théologies de la libération se succèdent. Examinons tout d'abord celui de René Marlé qui offre une fort utile présentation de la théologie de libération latino-américaine. Il est particulièrement appréciable que l'auteur n'y gomme pas l'ampleur, la complexité et l'originalité de ce mouvement théologique. Au contraire, Marlé introduit avec une très grande honnêteté à la réflexion des penseurs les plus éminents de ce courant: Gustavo Gutiérrez, Leonardo Boff, Jon Sobrino, Juan Luis Segundo. L'accent sur le Dieu de l'Exode est examiné avec attention, de même que le retour de ces théologies au Jésus historique. Des chapitres sont consacrés aux thèmes de l'ecclésiologie et de la spiritualité, dans leur rapport à la décisive libération, ainsi qu'aux problèmes rencontrés par la théologie de la libération en face des instances officielles de l'Eglise catholique. Nul doute que ces pages serviront tous ceux qui désirent s'informer et dépasser les habituels clichés qui taxent ces théologies de marxistes. Il aurait été intéressant néanmoins de savoir pourquoi l'appartenance confessionnelle joue un rôle mineur dans les réflexions de tous ces théologiens. Par ailleurs, l'on regrettera que les théologiennes latino-américaines soient passées sous silence, comme leur collègue Rubem Alves. – L'ouvrage de Rosino Gibellini est proche du précédent, alors même qu'il présente la théologie de libération latino-américaine moins thématiquement que chronologiquement. Une grande attention est donnée aux Instructions romaines (de 1984 et 1986) sur la théologie de la libération, ainsi qu'à leurs effets. Dans son exposé général, c'est avec raison que l'auteur replace toutes ces réflexions latino-américaines dans le cadre plus large des théologies issues du Tiers Monde. En outre, précisons que cet opuscule contient deux interviews très intéressantes: l'une de Gustavo Gutiérrez ("We cannot do theology in a dead corner of history") et l'autre de Clodovis Boff ("Where is the theology of liberation going?").

SERGE MOLLA

DAVID SHANNON, GAYRAUD WILMORE (eds), *Black Witness to the Apostolic Faith*, Grand Rapids, Mi, Eerdmans, 1988, 104 p.

Les nombreux articles et textes publiés dans ce recueil représentent l'une des contributions des Noirs américains au Conseil œcuménique des Eglises. Ces réflexions s'inscrivent en effet dans le cadre des réflexions sur «Foi et constitution» et tentent de penser les rapports particularité/universalité. Elles examinent ainsi la perspective noire-américaine en vue d'une expression commune de la foi. Parmi les auteurs, nous retrouvons quelques théologiens noirs américains contemporains, parmi lesquels Jacqueline Grant, Thomas Hoyt, Leonard Lovett, Deotis Roberts et Gayraud Wilmore. C'est avec eux l'occasion de revenir sur différents aspects de l'Eglise noire, dans sa spiritualité ou sa théologie. Trois documents œcuméniques (sur l'unité de la foi, sur l'évangélisation et sur le racisme) complètent ces articles, tout en invitant à poursuivre la réflexion engagée.

SERGE MOLLA

MILTON C. SERNETT, *Afro-American Religious History. A documentary witness*, Durham, Duke University Press, 1985, 504 p.

Cette anthologie se présente comme une tentative de prouver que l'«invisibilité» de la religion afro-américaine n'est pas liée à une question de sources inadéquates, mais plutôt d'interprétation. En effet, les documents historiques ne manquent pas, comme l'attestent les cinquante et un extraits de textes retenus et répartis en six sections, s'étendant de la période de l'esclavage à nos jours. Ainsi, sur plus de deux siècles, se font entendre par exemple la voix de Olandah Equiano décrivant la religion traditionnelle Ibo, Nat Turner et ses «confessions», Jarena Lee, femme prédicateur méthodiste, Marcus Garvey, Father Divine, Martin Luther King Jr. et sa lettre de la prison de Birmingham, Joseph M. Jackson, Mahalia Jackson, James H. Cone, etc. L'ensemble montre fort bien l'étonnant paradoxe vécu par l'Eglise noire, la gardienne d'une large portion de la culture et de la religion noires: celui d'être, comme le relève G. Wilmore, tout à la fois l'institution la plus réactionnaire et la plus radicalement engagée, la plus imbue de la mythologie et des valeurs américaines blanches, et la collectivité la plus fière, la plus indépendante et la plus particulière de toutes celles de la communauté noire. Pour faciliter la lecture et l'entrée dans des mondes étrangers, si l'on n'en connaît pas le contexte, Sernett présente succinctement chaque auteur, introduit les pages choisies et les complète par une modeste bibliographie. Ce recueil, en rendant accessibles nombre de textes rares ou difficilement accessibles, s'avérera fort utile non seulement à tous les historiens, mais aussi à tous les théologiens soucieux de mieux saisir les origines et les divers courants de la théologie noire contemporaine.

SERGE MOLLA

MAJOR J. JONES, *The Color of God. The Concept of God in Afro-American Thought*, Macon, Ga, Mercer University Press, 1987, 124 p.

Cet essai, qui offre un bon exemple du développement de la théologie noire-américaine, porte un titre trompeur, car son thème central est l'identité de Dieu plutôt que sa couleur. Il ne s'agit plus aujourd'hui de prendre ses distances d'avec les réflexions des théologiens blancs, mais davantage d'énoncer la particularité de la théologie noire. L'auteur s'attaque donc ici à la doctrine de Dieu, après avoir brièvement rappelé les étapes historiques ayant conduit à l'élaboration d'une telle théologie. Jones montre ensuite combien les concepts développés aux Etats-Unis par les Noirs depuis la période de l'esclavage ont des origines africaines, ce qui ne l'empêche pas de souligner parallèlement leur conformité aux grands dogmes trinitaires de l'Eglise. Cette réflexion sur la doctrine de Dieu affronte également la redoutable question de la théodicée et de la souffrance du peuple noir. A cette fin, Jones explicite le sens et le rôle de l'incarnation en Jésus-Christ pour la pensée noire-américaine. Toutefois, c'est le dernier chapitre, consacré au Saint-Esprit, qui est le plus original. C'est pour l'auteur l'occasion de préciser ses vues anthropologiques tout en évoquant la présence de Dieu au sein de l'histoire. Ce chapitre annonce dans quelle direction s'orienteront les prochaines recherches de l'auteur qui discerne dans la pneumatologie la tâche de la théologie noire. Par ce constat, Jones rejoint le souci de nombreux théologiens de tous horizons, pour qui cette question devient primordiale aujourd'hui.

SERGE MOLLA

PETER J. PARIS, *The social teachings of the Black Churches*, Philadelphia, Fortress Press, 1985, 156 p.

Pour étudier les dimensions morales et politiques des Eglises noires aux Etats-Unis, l'auteur a choisi à titre représentatif les deux communautés les plus importantes, l'Eglise Africaine Méthodiste Episcopale et la Convention Nationale Baptiste, U.S.A., dont il étudie soigneusement les comptes rendus d'assemblées, tout en relevant qu'aucune différence essentielle ne les sépare à ce sujet. Il montre bien les dilemmes auxquels ont été confrontées ces institutions prises entre leur volonté d'être loyales à la nation et à leur race, soucieuses tant de l'universalité de l'Eglise que de leur indépendance désirée (et obtenue) pour cultiver une foi chrétienne dénuée de racisme. Soulignant les valeurs fondamentales de ces Eglises, il tente d'identifier et d'analyser un principe qu'il appelle «tradition chrétienne noire», auquel se réfère souvent la *Black Theology*, en l'interprétant quelque peu différemment. Néanmoins, l'auteur n'hésite pas à critiquer l'idéalisme politique de ces Eglises et surtout leur dépendance en matière politique, théologique et éthique, montrant bien qu'elles ont malgré tout fortement résisté à l'hostilité dont leur peuple était l'objet. Résistance communautaire pour la survie de la communauté (*communal power*), qui témoigne de ce que jamais ces Eglises n'ont considéré la nation américaine comme «l'empire du mal», ni leur lutte, comme une «guerre sainte». Désirant conserver les acquis, elles n'ont pas été initiatrices de débats, mais ont apporté leur soutien à un peuple en quête de sa dignité, freinant souvent un radicalisme jugé perturbateur. Sont très révélateurs à cet égard les choix d'idéaux – intégration ou séparatisme – ou de slogans comme «*freedom now*» ou «*black power*». Il serait passionnant d'étudier comment un Martin Luther King Jr. fut à la fois enfanté par l'Eglise noire jusqu'à devenir beaucoup plus radical qu'elle. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui les relations de ces Eglises avec les ténors de la *Black Theology*, enclins à souligner la valeur et le courage du radicalisme de ses pères fondateurs et à interpréter toute l'odyssée noire différemment, soient tendues. L'essai de Paris n'est donc pas idéaliste, mais plutôt réducteur, en ce sens que l'enseignement social des communautés noires s'est vu souvent être dépassé, renouvelé ou mis en question par certaines figures tout au long de son histoire. Son étude s'avère donc utile principalement pour une compréhension du caractère *institutionnel* de ces Eglises, dont la théologie devra être encore rédigée systématiquement, mais elle n'apporte que peu d'éclairage, par exemple, sur le Mouvement pour les droits civiques des années 60, sur lequel on était en droit d'attendre quelque développement.

SERGE MOLLA

ROGER D. HATCH, *Beyond Opportunity. Jesse Jackson's Vision for America*, Philadelphia, Fortress Press, 1988, 165 p.

Jesse Jackson est une figure très controversée. Au lendemain de la mort de Martin Luther King, Jr., Jackson prétendit avoir tenu dans ses bras le «maître» en agonie, pour attirer les projecteurs sur sa propre personne. Dès 1971, son ambition le conduisit à fonder sa propre organisation PUSH (Peuples unis pour servir l'humanité). C'est à sa tête qu'il ne cessa de combattre toutes les formes de ségrégation raciale en affirmant avec force les droits économiques des Noirs, usant pour cela de multiples techniques d'actions non-violentes. C'est donc «sur le terrain» qu'il apprit l'art de la négociation et qu'il acquit ses bonnes connaissances

des institutions américaines. En 1983, puis en 1987, le leader noir déposa sa candidature à la présidence des Etats-Unis. Grâce à lui, on put dès lors mesurer le chemin parcouru et celui qui restait à parcourir sur le plan des relations raciales. La présence de Jackson dans la course à la Maison-Blanche força également plusieurs candidats à aborder des questions embarrassantes, concernant en particulier les déshérités du système, et décida beaucoup d'électeurs (noirs) à se rendre aux urnes. R. Hatch a parcouru l'ensemble des discours (plus de 1000) que Jackson a prononcés ces vingt dernières années. Au terme de son investigation, ce professeur de religion à la *Central Michigan University* porte un regard favorable au leader noir et son livre est au fond un excellent complément au recueil des textes de Jackson, *Straight from the heart* (recensé in *RThPh* 1988, p. 335). *Beyond Opportunity* permet donc de mieux discerner l'identité de ce Jesse Jackson qui, sans aucun doute, a changé le paysage politique des Etats-Unis par sa présence et sa ténacité. Même si cet essai se montre peu critique à son égard, il apporte beaucoup de renseignements biographiques et expose avec clarté les idées et le projet politiques défendus par ce pasteur baptiste devenu homme politique.

SERGE MOLLA

CHARLES DEBENEDETTI (éd.), *Peace heroes in Twentieth-Century America*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, 276 p.

Qui furent et sont les principaux artisans du (des) mouvement(s) pacifiste(s) aux Etats-Unis? – Pour DeBenedetti, neuf noms sont à relever: Jesse Addams, Eugene V. Dobs, Norman Thomas, Albert Einstein, A. J. Muste, Norman Cousins, Martin Luther King Jr., et Daniel et Philip Berrigan. Cela ne signifie pas que la liste est exhaustive, mais en tout cas chacune de ces personnalités est aujourd'hui encore source de réflexion, objet de recherche. Après une introduction historique de l'éditeur, précisant le rôle de ces «héros», suit un portrait biographique par divers spécialistes de chacun d'eux, comprenant à chaque fois une bibliographie pour poursuivre les recherches. Enfin une très stimulante postface de Merle Curti revient sur la notion même de héros et les traits communs qui caractérisent les figures retenues. Il est ainsi frappant de constater que tous ont vécu, une fois ou l'autre, un «moment choc» déterminant (Muste, Einstein, Cousins, King) pour leur évolution personnelle, que la plupart sont issus de la classe moyenne dont plusieurs ont rejeté les valeurs (Muste, King, les Berrigan), que leur motif fut soit religieux (influence du christianisme social en particulier) soit humanitaire, et que leur souci ne fut pas seulement celui de la paix. Incontestablement, ils furent des êtres aux capacités de leader, aptes à supporter les terribles pressions (menaces, prison...) et crises que cela signifiait. Si, sans aucun doute, ils font désormais partie de l'histoire nationale des Etats-Unis, il ne faut pas oublier que c'est d'abord souvent leur résistance à un système américain qui les poussa à devenir des héros. Difficile de se souvenir sans récupérer; c'est pourtant là l'essai de ce recueil passionnant.

SERGE MOLLA

MARC E. ELLIS, *Toward a Jewish Theology of Liberation*, Maryknoll, N. Y., Orbis Books, 1987, 147 p.

A travers une passionnante et étonnante analyse des grands écrivains et penseurs juifs, Ellis interroge sa propre tradition à plusieurs niveaux. C'est tout

d'abord la difficile question de l'Holocauste et des défis que celui-ci représente pour la théologie. C'est le thème du pouvoir et de sa gestion, avec pour exemple l'Etat d'Israël et le rôle des Juifs aux Etats-Unis. Quant au chapitre 3, il offre l'examen des nouveaux courants du judaïsme, et tente de mesurer l'influence sur ceux-ci de la sécularisation, du féminisme, etc. L'auteur est également attentif aux effets produits par les théologies de la libération (noire, latino-américaine, asiatique) sur la communauté juive et sur sa réflexion. Et c'est au terme de ce parcours très suggestif que Marc Ellis ouvre quelques pistes pour une théologie juive de la libération. Sa réflexion – et c'est là sa force – s'adresse à toutes celles et tous ceux qui veulent prendre au sérieux et penser théologiquement l'Holocauste et le dialogue judéo-chrétien. Quelques jalons sont ici posés, un long chemin reste à faire.

SERGE MOLLA

IGNACE BERTEN, *Christ pour les pauvres. Dieu à la marge de l'histoire* (Théologies), Paris, Cerf, 1989, 126 p.

L'origine de ce petit livre est née d'une retraite d'aumôniers de mouvements; si le texte a été revu pour la publication, il reste proche de l'intervention orale. Comme clé de compréhension de la réalité (histoire, actualité) et du sens de l'Evangile comme bonne nouvelle de libération, l'auteur privilégie l'image du rapport entre centre et périphérie. La position du centre a pour effet constant de marginaliser, de rejeter à la périphérie ce qui est autre, en le situant dans un rapport de dépendance. Le salut (évangélique) se donne pour cette lecture dans le dépassement, ou la destruction, de toutes les barrières que ce rapport dresse. Jésus, dit Berten, fait partie du peuple marginalisé; il provoque «le centre», le pouvoir, le temple (hiérarchie humaine). Le temps de Jésus, comme notre temps, est un temps difficile: alors que la crise (sociale, économique) pousse chacun à la passivité et à l'égoïsme, Jésus invite à une solidarité radicale, à la défense des marginaux, à une histoire renouvelée dans l'Esprit. – Même s'il n'apporte «rien de nouveau sous le soleil», ce livre, d'une lecture facile, présente une adaptation européenne de réflexions théologiques et éthiques communes aux théologies de la libération.

JEAN-LUC BLONDEL

CHRISTIAN DUQUOC, *La femme, le clerc et le laïc*, Labor et Fides, 1989, 78 p.

L'auteur montre comment le ministère, dans la pratique et l'idéologie actuelles de l'Eglise catholique, constitue l'obstacle majeur à l'œcuménisme, dans la mesure où il représente un «pouvoir sacré», impartageable, fondé dans le droit divin, et de ce fait, dans la mesure où il tient femmes et laïcs en état de minorité. Sans une volonté sérieuse de réflexion et d'invention d'autres modèles de ministère, la contradiction paraît indépassable, d'une part, entre l'affirmation de l'égalité entre hommes et femmes et le refus de l'ordination de celles-ci; d'autre part, entre l'affirmation de Vatican II que tous sont «un» dans le Christ et l'appropriation par le clergé de la gérance de l'Eglise. Plus que jamais, il faut entendre ce que disent et font les autres Eglises, se situer dans la mouvance de Vatican II, pour que le ministère redevienne réellement un «service», et accueillir ainsi la naissance d'une autre image de l'Eglise.

LYTTA BASSET